



à Biarritz, en 1902. LEEMAGE-AFP



années 80, en Bretagne. FRANCE 3

Plus que des questions méthodologiques, c'est le rapport humain qui importe. Comme l'explique Clémence Cognet: «Ce sont des moments puissants, une rencontre avec quelqu'un qui témoigne quelque chose d'intime.» Il s'agit alors de se mettre sur un pied d'égalité avec son interlocuteur (ce qui explique que les collecteurs sont généralement eux-mêmes musiciens). Des liens forts peuvent ainsi être tissés, à l'image de ceux entre Denise Sauvet et la Loure. Aujourd'hui âgée de 82 ans, cette chanteuse normande accompagne l'association depuis vingt ans, notamment lors d'une tournée au Québec, au point que l'association a publié un livre sur elle.

«Réanimateur»

Car ce qui est collecté, ce n'est pas juste un patrimoine destiné à enrichir des musées audio ou inspirer des créations modernes. C'est aussi la mémoire des territoires. C'est ce que pointe le chercheur et archivist du CNRS François Gasnault, dans son article de 2017 intitulé «L'inlassable quête aux chansons des associations de musiques et danses traditionnelles: une érudition en roue libre et à perdre haleine». Pour lui, le «collecteur-réanimateur» ne se contente pas de jouer les airs anciens, mais veut prolonger leur contexte social, les pratiques qui l'entourent. Une manière de rappeler que leur objectif n'est pas exactement scientifique, mais aussi empathique. Yvon Davy parle d'une «enquête impliquée». Pascal Caumont abonde: «Je ne me suis jamais posé comme un ethnomusicologue. Je suis musicien.» Chez eux, pas

de grille d'entretien: mieux vaut s'adapter aux particularités de chaque personne.

Cette idée du «collecteur-réanimateur» éclaire la nature politique de la collecte. Celle-ci s'ancre directement dans l'idée de droit culturel, soit l'idée que chaque personne est porteuse d'une culture. Un concept directement inscrit dans les droits de l'homme, porté par l'Unesco, et qui prend une couleur nouvelle dans le cadre des musiques traditionnelles en France. Car comme le souligne Vincent Morel, «historiquement, l'Etat français a cherché à effacer les langues et cultures régionales», provoquant leur ringardisation après-guerre. Ainsi, la première tâche du collecteur sera de convaincre son interlocuteur de la légitimité de cette culture. «Il faut leur montrer que c'est digne d'intérêt, parce que toute la société a dit que ce ne l'était pas», résume Clémence Cognet.

Nouvelles pratiques

Mais le temps avance, et avec lui la raréfaction des témoins. «Le collectage est plus difficile aujourd'hui qu'il y a vingt ans, et plus encore qu'il y a quarante ans», confesse Yvon Davy. Même si Pascal Caumont tempère: «Même dans une même famille, il y a des versions différentes d'une chanson. On peut toujours collecter, car tout est toujours réinventé.» Cela n'empêche que renouveler la pratique n'a rien de simple. «J'essaie de sensibiliser mes étudiants, leur montrer comment faire, poursuit-il, mais on manque de personnes qui prennent du temps pour ça. Parce que ça prend justement beaucoup de temps.» Former au collectage est difficile, souligne Vincent Morel, car cela reste avant tout une vocation: «Il ne faut pas se décourager après une journée entière à ne rien trouver et rentrer heureux parce qu'on a fait des rencontres.» De ces contraintes émergent malgré tout de nouvelles pratiques du collectage. La recherche s'élargit, du côté du répertoire pour enfants, ou bien des contes et légendes. Vincent Morel voit aussi la pratique s'axer sur «des récits de vie ou bien des enquêtes linguistiques». D'autres, dont Pascal Caumont, se lancent dans le collectage en milieu urbain, auprès de populations immigrées, porteuses d'une autre culture traditionnelle. Plus encore, on assiste à un renouveau formel de la collecte, que ce soit sous la forme de podcast (comme le fait Péroline Barbet pour France Musique ou la FAMDT) ou de vidéos, à l'image de la compagnie l'Excentrale. Une diversité d'approches, mais où subsiste toujours un rapport différent au territoire. Une autre manière d'habiter. ◀

MUSIQUE!

LA DÉCOUVERTE

Kerchak à 1000 à l'heure



DR

A toute allure, et sans regarder en arrière, Kerchak déboile dans le rap français comme un TGV. Cagoule sur le visage et regard noir, cet enfant de Bois-Colombes seulement âgé de 18 ans a beau être encore aujourd'hui sur les bancs de l'école, sa musique décrit une tout autre réalité: celle de la rue, ses vices et ses difficultés. Mais comment se démarquer dans un paysage rap français saturé? En accélérant drastiquement le tempo, quitte à aller à une allure sans doute jamais enten-

due dans le genre auparavant. Depuis plusieurs mois, Kerchak réveille le monde du rap français avec ses morceaux sombres et énergisants, taillés pour danser. La formule: du rap, des basses lourdes, et une rythmique épileptique inspirée par le Jersey Club, un courant musical très dansant dérivé de la musique électronique et né dans l'Etat du New Jersey aux Etats-Unis. Avec quelques camarades français (comme Sto ou Implacable), le jeune rappeur de région parisienne utilise l'énergie dansante du son de Jersey pour donner un

coup de fouet au rap, comme il le fait avec *Confiance*, sa toute première mixtape aux airs de musique de club menaçante. Entre rap et électronique, ce fan de l'univers de Tarzan raconte son vécu sans jamais s'essouffler sur des morceaux calibrés pour aller à 1000 à l'heure. Et prouve en quatorze titres et trente-huit minutes que le rap français peut encore aujourd'hui se renouveler. Quitte à frôler l'excès de vitesse.

BRICE BOSSAVIE

KERCHAK
CONFIANCE (Kerchak)

LE FILM

Au cœur du Fanzinat

Classique dans sa forme, avec sa succession de têtes parlantes, et néanmoins passionnant, *Fanzinat* est un documentaire (disponible en DVD et projeté un peu partout en France en ce moment) rendant un hommage amoureux à ces magazines amateurs, dont les réseaux sociaux n'ont pas réussi à avoir la peau de la créativité débordante, au contraire. Le film s'attarde sur trois grandes familles, les zines sur le cinéma, les graphiques, proches de la BD, et bien évidemment ceux sur la musique. On apprend que le premier a été repéré aux Etats-Unis en 1930 où *The Comet* était le bulletin d'un club d'amateurs de science-fiction. Les fan-clubs ont d'ailleurs été un des berceaux du fanzinat avant que les soubresauts de 1968 ne soient propices au développement de la presse militante et lycéenne, puis que la démocratisation de la photocopie ne favorise

la profusion des années 70 et 80. Le punk, mouvement autant musical que graphique, s'est développé dans ces publications DIY (*do it yourself*), écrites «avec les tripes» et véhiculées par les privilégiés de la contre-culture. Objet de ferveur rédigé par des passionnés aux connaissances souvent encyclopédiques, ils sont parfois la première étape avant le monde professionnel, comme ce fut le cas pour les équipes des *Inrocks*, de *Starfix*, de *Get Busy* ou des dessinateurs regroupés au sein de l'Association. Comme le dit joliment Pacôme Thiellement, les fanzines sont peut-être avant tout «un cri pour sortir de la solitude».

ALEXIS BERNIER

FANZINAT, PASSION ET HISTOIRES
DES FANZINES EN FRANCE LAURE BESSI,
GUILLAUME GWARDATH, JEAN-PHILIPPE
PUTAUD-MICHALSKI. Infos projections:
fanzinat.fr/nos-evenements/